
Shmuel Trigano (dir.), Controverse sur la Bible

Paris, Éditions In Press, revue « Pardès », coll. « Études et culture juives », no 50, 183 p.

Pierre Lassave



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24757>

DOI : 10.4000/assr.24757

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 295

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pierre Lassave, « Shmuel Trigano (dir.), Controverse sur la Bible », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 11 avril 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24757> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.24757>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Shmuel Trigano (dir.), Controverse sur la Bible

Paris, Éditions In Press, revue « Pardès », coll. « Études et culture juives », no 50, 183 p.

Pierre Lassave

RÉFÉRENCE

Shmuel Trigano (dir.), Controverse sur la Bible, Paris, Éditions In Press, revue « Pardès », coll. « Études et culture juives », no 50, 183 p.

- 1 Cette dernière livraison de la collection Pardès (Études et culture juive) porte sur un mouvement archéologique en vogue en Israël qui renvoie les récits bibliques à de la simple légende. L'épopée des patriarches et des prophètes, d'Abraham quittant sa terre natale à l'appel d'un dieu exigeant, de Moïse ramenant d'Égypte le peuple hébreu à la conquête de sa terre promise, des grands rois David et Salomon, tout cela ne serait en effet que pure invention de scribes tardifs à l'époque du Second Temple. Aucun vestige matériel ne valide en effet une telle saga à l'Âge de bronze. Tout juste quelque stèle de pharaon mentionnant au XII^e siècle avant l'ère le nom d'Israël parmi son tableau de victoires. Aucune trace probante des Hébreux dans l'Égypte des pharaons, ni de l'exode dans le Sinaï, ni de villes fortifiées comme Jéricho, ni de palais de Salomon à Jérusalem, ni même de culte monothéiste avant les derniers siècles précédant l'ère. Les livres de l'archéologue israélien Israël Finkelstein (*La Bible dévoilée*, 2002) diffusent aujourd'hui ce savoir critique avec succès. Hypothèses archéologiques bien vite relayées par d'autres essais, à portée plus politique, tel celui de l'historien Shlomo Sand qui dévoile la fiction nationale d'Israël (*Comment le peuple juif fut inventé*, 2008). On devine la teneur polémique de tels essais au moment où la science historique est par ailleurs invoquée pour contester la présence du prophète Mahomet à Jérusalem.
- 2 Réuni par Shmuel Trigano, directeur de *Pardès*, le présent dossier vient s'inscrire en faux contre ces conjectures en vogue qu'il taxe après d'autres de « révisionnistes » en se demandant en quoi le « roman de la Bible dévoilée » serait plus crédible que celui de la Bible tout court. En quoi la minceur naturelle des vestiges matériels des temps anciens invalide-t-elle la portée existentielle donc historique d'archives lointaines qui donnent forme au monde et sens à la vie humaine ? L'instrumentalisation idéologique de cet écart entre les pierres et les mots se présente comme le fil rouge de la contre-attaque de *Pardès*. À travers la critique sévère du livre de l'historien Mario Liverani (*La Bible et l'invention de l'histoire*, 2003), Trigano voit ainsi dans la thèse de la « communauté imaginaire » d'Israël un nouvel avatar de la « déconstruction » derridienne, ici fondée sur le « marxisme vulgaire » d'une archéologie médiatique. Il se réfère à Durkheim pour soutenir que les faits symboliques transmis par l'écriture sont historiquement aussi parlants que les traces démographiques, sociales et politiques. Il s'emploie notamment à débusquer les anachronismes de la déconstruction : les notions d'État et de nation ne sont ainsi pas plus appropriées à cette histoire ancienne que l'adjectif palestinien n'existait avant l'antiquité tardive. L'« insensibilité anthropologique » de Liverani conduit ainsi ses thèses sur l'autochtonie originelle de la petite communauté brimée d'Israël à passer à côté de l'essentiel : ce peuple est symboliquement né dans l'exil du « vide de la non-représentation du divin ». Trigano pousse la critique jusqu'à



voir dans la peinture faite par Liverani des antiques « exilés de retour » un ersatz de la théorie du complot sioniste illustrée par les *Protocoles des Sages de Sion*, mythe antisémite qui court depuis le XIX^e siècle.

- 3 Après une première partie critique, le dossier se compose de deux autres parties plus informatives, l'une consacrée aux autres découvertes archéologiques qui tendent à nuancer voire invalider les thèses en vogue, l'autre sur la réception de la Bible en ses diverses traditions.
- 4 Des autels stéréotypés, en forme de « plante du pied », exhumés de divers sites archéologiques de l'âge de fer en Palestine viennent ainsi valider *a contrario* l'existence de sacrifices animaux selon les règles du Lévitique. Des fortifications de Jérusalem et quelque autre stèle de victoire égyptienne confirment également l'existence des royaumes de David et Salomon au tournant du X^e siècle. Données rassemblées par les archéologues israéliens Eilat Mazar et Adam Zertal qui contredisent frontalement le constat de carence de vestiges probants avant le VIII^e siècle. Au point que le lecteur est en droit de se demander où se trouve la vérité. Comme l'indique l'épigraphiste André Lemaire, la raison historique se trouve sans doute dans la prudence vis-à-vis des thèses extrêmes, les uns niant toute généalogie continue avant la composition de la Torah après le retour d'exil de Babylone au VII^e siècle, les autres n'ayant de cesse d'associer la moindre pierre et inscription aux différentes étapes de l'épopée mosaïque. Entre les minimalistes et les maximalistes, « il y a place, conclut notre arbitre, pour une histoire critique des royaumes de David et de Salomon qui tienne compte des données épigraphiques, des découvertes archéologiques et de l'analyse des niveaux anciens de l'historiographie biblique » (p. 87).
- 5 C'est précisément sur cette attention au texte comme témoin fragmentaire, mais précieux d'une histoire qui se poursuit aujourd'hui que revient la dernière partie. Divers spécialistes examinent ainsi son contenu de vérité suivant les traditions de lecture, de reprise et de captation de l'héritage hébraïque. Spécialiste de l'herméneutique juive, David Banon s'interroge ainsi sur la nature du texte révélé. Il y voit moins le support neutre d'une théophanie qu'un assemblage parlant de différentes époques, mais qui requiert toujours une invariable question éthique, celle du sens à donner à la finitude humaine, au bien comme au mal. La convergence sémantique est son fil d'Ariane pour dépasser le stade des contradictions apparentes, par exemple celles de cet épisode de la fin du Deutéronome qui a fait couler beaucoup d'encre depuis Spinoza où le narrateur Moïse est censé raconter sa propre mort. « Le miracle de la confluence est plus grand que le miracle de l'auteur unique. Or le pôle de cette confluence est l'éthique, qui domine incontestablement tout ce livre » appuie Lévinas.
- 6 Côté chrétien, le dossier ouvre une fenêtre sur l'appropriation problématique de l'hébreu qui a traversé l'œuvre exégétique d'Origène, l'inventeur des Hexaples, et de Jérôme le traducteur à qui l'Église doit sa Vulgate latine. L'historien Paul Mattei met ainsi l'accent sur les lignes de faille durables entre le retour délibéré à la langue source au principe du Verus Israël chrétien et l'idée d'une continuité d'esprit à travers la longue chaîne des traductions initialement marquée par la Septante grecque. Côté islam, Geneviève Gobillot, spécialiste des études arabes, montre comment le Coran fait une lecture sélective de la Bible. Le roi Salomon dans les versets coraniques s'avère ainsi plus intègre que celui des versets bibliques ; aucune mention n'est faite de l'ivresse de Noé, etc. Il en va de la dignité des grandes figures qui précèdent l'arrivée du

dernier prophète en même temps que du combat contre toute falsification de la théodicée.

- 7 Pour finir, Trigano, décidément omniprésent dans ce dossier, reprend doublement la main. Il revient d'abord sur l'exégèse historico-critique de la Bible en soumettant à la question la célèbre théorie documentaire de Julius Wellhausen, théologien protestant et philologue du XIX^e siècle. Théorie qui, rappelons-le, décèle dans le Pentateuque plusieurs types ou documents littéraires diversement compilés selon les livres : le « yahviste » identifié à la monarchie salomonienne, l'« élohiste » au royaume d'Israël, le « deutéronomiste » au royaume de Josias (au retour de la déportation à Babylone), le « sacerdotal » à la classe des prêtres, etc. Trigano voit dans cet éclatement politico-littéraire du texte un autre symptôme de la négation de ce qui se joue d'existentiel dans le message biblique ; à tout le moins du modèle dual par lequel se manifeste la révélation problématique du divin : l'être au présent intemporel de ce qui transcende la condition humaine (Yhwh, tétragramme imprononçable) doublé par l'existant historique de la lettre où il se dépose (Elohim, pluralité des signes du divin). Dualité qui se retrouve dans la répétition des versets, modèle type de l'énonciation hébraïque. Trigano complète ensuite sa théorie duale par tout un développement sur les instances de la parole dans le texte de la Torah : voix associée au sens, discours à la langue, texte à la lettre, lecture au sujet. Des jeux d'écho entre ces instances en découlent l'identité judaïque : « La Torah comme voix, est l'écho du retrait divin dans l'acte de la création. En cela elle est appel de vide dans le plein du corps comme l'est la voix humaine » (p. 169). Et l'herméneute de conclure finalement que « Nous sommes bien loin des lectures simplistes du révisionnisme biblique. Le texte est bien plus complexe et sophistiqué qu'il ne veut le croire. Ses critiques et ses déconstructeurs sont tellement pleins de l'accusation qu'ils portent contre lui qu'ils ne prennent même pas la peine de le lire, de l'entendre » (p. 171).
- 8 Face au retour de ce ton polémique, le lecteur se demande à nouveau pourquoi opposer des régimes de vérité qui ne s'excluent pas nécessairement l'un l'autre : d'un côté, la Torah comme manifestation historique d'une révélation avec ses captations d'héritage successives ; de l'autre, ses contenus éthiques et moraux en jeu qui dépassent toujours l'horizon même et les formes de cette histoire. Le dualisme de la lettre ne se retrouverait-il pas aussi dans la coexistence des raisons ? En quoi d'ailleurs le fait légendaire minorerait-il la portée philosophique et historique de son énoncé ? Absurde au regard de la biologie moderne, la résurrection du Christ n'a-t-elle pas engendré l'histoire occidentale dont les ultimes pas conduisent aujourd'hui à la reconnaissance universelle des droits de l'homme ? Mais on devine en même temps que les choses de la logique influent peu sur la logique des choses. Les réductions de figures qu'opère la nouvelle archéologie (ou précédemment la théorie documentaire par ailleurs largement critiquée et dépassée dans les travaux biblistes) n'interviennent pas dans le ciel pur du savoir. Des légitimités historiques comme celle de l'État d'Israël que le siècle dernier a forgé dans la tragédie peuvent y être affectées dans une période où les armes remplacent les mots. En cela peuvent s'expliquer les recommandations de prudence de certains chercheurs qui tentent d'éclairer la pluralité des raisons et des sentiments en jeu hier et aujourd'hui. Ce dossier réuni par Shmuel Trigano en manque parfois, emporté par la polémique contre une certaine recherche archéologique animée par l'esprit de déconstruction. Mais une idée au moins résiste au temps des ostracismes, celle de ne pas réduire à ses circonstances la « densité morale » (Durkheim) d'un texte qui hante encore les consciences depuis plusieurs millénaires. Et pour cette idée, le

dossier montre combien l'herméneutique juive peut être encore précieuse dans la diversité de ses développements.